

# Comment on devient (à la fois) scientifique et poète. Première partie.

## How to be a scientist and a poet at the same time. Part one.

Georges Chapouthier<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Directeur de Recherche Emérite au CNRS, georgeschapouthier@gmail.com

**RÉSUMÉ.** Né en France dans un milieu universitaire très littéraire, mais passionné, depuis la petite enfance par les animaux, l'auteur montre comment à travers divers épisodes de l'enfance, de la jeunesse et de la maturité, peut se former un double attrait puissant pour la biologie et pour la poésie. Ce parcours original l'a finalement conduit à être à la fois scientifique et poète, deux activités *a priori* bien différentes. Ce cheminement double ne va pas sans certaines surprises ou certaines difficultés que l'auteur ne manque pas de souligner.

**ABSTRACT.** The author was born in France, into an academic and literary family, and ever since his earliest childhood has always been devoted to animals. While relating different episodes of his life, from childhood through to adulthood, he shows how he developed two driving ambitions, one for biology and the other for poetry. This unusual combination of interests ultimately led him to follow the two quite different directions, choosing to be both scientist and poet. The dual career path involved various surprises and difficulties that will be described.

**MOTS-CLÉS.** Animal, Biologie, Enfance, Extrême-Orient, Haïku, Morale, Poésie.

**KEYWORDS.** Animal, Biology, Childhood, Far East, Haiku, Morality, Poetry.

Parvenu à de ce qu'on appelle pudiquement le « troisième âge », il m'a paru éclairant de retrouver, dans mes souvenirs d'enfance, des éléments qui ont pu contribuer à mes choix d'adulte et qui m'ont permis de poursuivre une double vie de scientifique et de poète, deux domaines qui semblent, *a priori*, bien éloignés<sup>1</sup>. Le rappel comportera deux parties successives mais évidemment liées. La première traitera des bases psychologiques essentielles qui se forment durant l'enfance et la jeunesse. La seconde des bouleversements qui se produisent durant la vie d'adulte et, qui, sans changer complètement les orientations de la jeunesse, peuvent considérablement les modifier.

### Première partie : Tout se dessine durant l'enfance et la jeunesse

Toute vie adulte prend d'abord une bonne part de ses racines durant l'enfance.

Je suis né en France en 1945. C'est-à-dire que j'appartiens au « baby-boom » d'après-guerre, qui s'est transformé depuis en « papy-boom », à la grande surprise des hommes politiques, qui n'avaient jamais pu imaginer un seul instant qu'une marée de bébés pourrait donner, soixante ans après, une marée de retraités ! Je suis né en 1945 et cette date a eu aussi des conséquences inattendues beaucoup plus tard dans ma vie. Le 5 de ma date de naissance peut en effet être très aisément maquillé en 3. Ce qui fait qu'à l'adolescence je m'attribuais ainsi, sur ma carte scolaire, deux années supplémentaires, qui me permettaient d'assister, bien avant l'âge requis, aux films interdits aux « moins de 16 ans », puis aux « moins de 18 ans ».

---

<sup>1</sup> Cette synthèse en deux moments a fait l'objet plusieurs essais succincts préalables : *Revue Indépendante* (Paris), 2004, N° 300, pp 9-12, Revue en ligne *Plastir*, 2006, 5, <http://plasticites-sciences arts.org/PLASTIR/Friedenkraft1.pdf>, et, « *Arts et sciences* », 2018, Iste- Open Science, Vol. 18-2, N° 1, DOI : 10.21494/ISTE.OP.2018.0241, <https://www.openscience.fr/Etre-a-la-fois-scientifique-et-poete>.

Je suis issu d'une famille aisée et intellectuelle, d'une mère charentaise très attachée à ses racines, professeur de lettres en lycée et autrice de savoureux articles en patois saintongeais<sup>2</sup>, et d'un père bordelais, archéologue en Grèce et professeur de Grec ancien à l'université de Paris<sup>3</sup>. On verra plus loin qu'il n'est pas sans importance de signaler que ma mère avait été l'étudiante de mon père, qu'elle était, d'une quinzaine d'années, plus jeune que lui.

J'ai vécu ma petite enfance dans le milieu universitaire parisien, fier que mon père appartienne à ce que je considérais, du haut de mes trois pommes, comme l'élite du monde. Familiarisé dès le berceau aux dieux grecs, je buvais mon biberon sous les statues d'Athéna et de sa chouette. Un instant enfant unique, puisque aîné de la famille, je fus sur-choyé et appris à marcher et parler un peu plus tôt qu'il n'est d'usage. Plusieurs événements marquants vinrent cependant troubler cette enfance idyllique. Quand j'eus trois ans, je vis brusquement un bébé faire intrusion dans mon univers feutré. C'était ma petite sœur. Pour que je puisse débarrasser le plancher, on me mit alors, pour une année, au jardin d'enfants. Furieux, j'y allais tirer les cheveux de toutes les petites filles. En outre, et bien involontairement cette fois, j'y attrapai nombre de maladies infantiles – coqueluche, varicelle, angines...-- que je passai aimablement à ma petite sœur. A la fin de l'année, fin de cette parenthèse. Mes parents décidèrent que, finalement, je serais mieux à la maison, où je retrouvai un contact quotidien approfondi avec les divinités grecques et leurs représentations.

Fort de cette hérédité familiale, tout semblait me destiner à une carrière littéraire. S'étaient en effet penchés sur mon berceau, non pas des fées bienfaitrices ou carabosses, mais tous les dieux de l'Olympe !

## Prémises de la science et de la poésie

Quand j'eus cinq ans, des événements apparemment indépendants vinrent rompre mes habitudes. D'abord j'entrai en classe où j'appris à lire. Dans l'actuel Lycée Montaigne de Paris, qui comportait alors des classes primaires, j'entrai en 11<sup>o</sup>, l'actuel CP, avec une année d'avance, comme c'était l'habitude à cette époque. D'autre part, ma grand-mère paternelle mourut. Une vieille dame qui marchait avec difficulté entre la rue Notre-Dame-des-Champs et le jardin du Luxembourg, et à propos de laquelle ma mère émettait des propos amers que je comprenais mal. C'est aussi à cette époque que le père Noël eut la bonne idée de me donner un superbe ours en peluche, qui allait, des années durant, être mon animal fétiche.

Les deux derniers points, qui paraissent anecdotiques, appellent quelques réflexions. A la mort de ma grand-mère, un certain nombre d'objets arrivèrent en héritage. On me donna notamment des recueils de poésie « contemporaine » qui lui avaient appartenu. A l'âge où l'on commence à feuilleter des livres, j'y découvris avec passion des poèmes courts, à la métrique rigoureuse proche de la chanson – Paul Fort, Richepin, Maeterlinck...--, qui me marquèrent considérablement. D'une certaine manière, j'appris à lire dans ces poètes. Je cite de mémoire, soixante-dix ans plus tard, ce texte de Maeterlinck<sup>4</sup> :

Les sept filles d'Orlamonde  
Quand la fée fut morte,  
Les sept filles d'Orlamonde  
Cherchèrent les portes. (...)

---

<sup>2</sup> G.Chapouthier, A propos de... Odette Mazaubert Chapouthier : un parcours littéraire atypique, *Aquaine*, 2006, N° 253, 60-62

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Fernand\\_Chapouthier](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fernand_Chapouthier)

<sup>4</sup> M. Maeterlinck, Les sept filles d'Orlamonde, *Quinze Chansons*, Paul Lacomblez Éditeur, Bruxelles, 1912, pp 107-108.

Voient l'océan par les fentes,  
Ont peur de mourir,  
Et frappent la porte close,  
Sans oser l'ouvrir...

Le goût prononcé de mon père pour les calembours, goût que j'acquis moi aussi à son contact, produisit également un intérêt précoce pour le jeu des mots et de leurs sonorités.

Quant aux animaux, j'ai toujours eu pour eux une grande attirance. Tout petit, j'allais spontanément vers les chiens du village de Saintonge où je passai mes vacances avec ma mère et mes grands-parents maternels. Un peu plus tard, à l'âge où, à ce qu'on m'a appris, les petits garçons s'intéressent particulièrement aux voitures miniatures et aux soldats de plomb, et les petites filles aux poupées, moi, je m'intéressais presque exclusivement aux nounours. Et celui qui m'avait été donné par le père Noël, et qui allait devenir le fleuron d'une impressionnante collection, allait être un compagnon fusionnel de toute mon enfance.

Pourquoi cette attirance spontanée vers les animaux ? Je n'ai pas de réponse claire à cette question qui relève peut-être de la génétique ou de l'imprégnation précoce durant la vie fœtale. Ce que je peux dire, c'est que j'ai retrouvé le même phénomène chez ma fille aînée. Alors qu'elle était toute petite, deux ans environ, est apparu, sur l'écran de télévision, un dragon grommelant et crachant du feu. Ma fillette s'est alors précipitée vers l'écran avec un mouvement de sympathie qui m'a frappé.

En ce qui me concerne, dès la petite enfance, on le voit, j'étais déjà au contact de deux horizons puissants mais très différents : un cocon littéraire familial et une appétence pour les animaux. La vie infantine ultérieure allait considérablement accroître ces contacts et leur donner des conséquences insoupçonnées.

## Une influence paternelle considérable

Un autre souvenir intense de cette époque me revient : la joie de contempler avec mon père le ciel en Août. Nous étions tous les deux assis sur un banc ce soir d'été, dans la petite maison que ma mère avait fait construire en plein milieu des bois charentais, parmi les pins, les chênes et les châtaigniers, et sous un ciel d'une limpidité exemplaire. En écoutant mon père, je fus ravi d'apprendre à reconnaître le premier et le dernier quartier de la lune, de savoir ce qu'étaient les planètes, les étoiles, la voie lactée... Ma décision fut prise ce soir-là : je serai astronome ! Mon père encourageait tous les désirs. Peu après, avec lui je rédigeai (c'est-à-dire qu'il rédigea pour moi) un mini « traité d'astronomie », qui me permit d'épater, par mes modestes connaissances du système solaire, mes camarades de classe ébahis. Mais dans ce souvenir paternel d'un instant de vécu existentiel, dans cette contemplation partagée du ciel étoilé, si intense qu'elle qui m'a restée en mémoire des décennies plus tard, ne pouvait-on déjà trouver, à la fois, un intérêt pour la connaissance du monde et pour la science et une sensibilité à charme étincelant de la nature ?

Comme je m'intéressais aux poètes favoris de ma grand-mère et aux rimes, mon père rédigea aussi pour moi un poème régulier de trois quatrains, comportant les trois organisations possibles des rimes : *abba*, *abab* et *aabb*. Il était question d'une baignade suivi d'un risque de noyade et seuls les deux dernières strophes me sont restées en mémoire (mille fois pardon, lecteur éduqué, pour ces vers de mirlitons, évidemment adaptés par mon père à un bambin de cinq ans !) :

... Alors mon ours joli  
En me voyant noyer

A fait un clapotis  
Pour venir me sauver.

Et nous rentrons tous deux  
En contemplant les cieux  
Jusqu'à notre maison  
Où nous nous reposons.

Si j'ai tenu à citer cet humble souvenir de la petite enfance, c'est que, sans que je m'en rende compte, il portait sans doute en lui, dès l'âge de cinq ans, mon attrait ultérieur pour l'expression poétique en général et pour certaines règles de métrique en particulier.

## Une influence maternelle essentielle

La mort de mon père, alors que j'avais huit ans, fut un cataclysme émotionnel dont je ne me suis jamais vraiment remis.

Pour élever ses deux enfants en bas âge – ma petite soeur et moi-même -- ma mère veuve dut prendre un double visage, bien difficile à assumer, à la fois maternel et paternel. Après la mort de mon père, l'influence de ma mère sur ma personnalité en devenir, déjà très importante, puisque, durant des premières années, on est d'abord proche de sa maman, devint, sinon exclusive du moins essentielle. De confession catholique, mon père était un paroissien pratiquant. Elle aussi de confession catholique, ma mère était, pour sa part, non pratiquante et très marquée par l'esprit voltairien. C'est grâce à son contact que je suis devenu largement voltairien moi-même et que j'ai pu développer un esprit critique, voir caustique, à toute épreuve. Mon marquage indélébile aux jeux de mots, précédemment acquis auprès de mon père, s'y intégra merveilleusement et, très vite, je ne pus prendre connaissance d'un événement sans le travestir en une boutade. L'affirmation la plus solennelle me paraissait sujette à caution et le discours le plus affirmatif me paraissait devoir être contesté. Sans pour autant mettre en cause les vérités que mon éducation visait à m'inculquer, je les voyais toujours dans un certain relativisme salutaire. Je ne concevais pas le sérieux sans son accompagnement nécessaire, mais pondéré : la dérision<sup>5</sup>.

## Une jeunesse profondément liée aux animaux

Toute ma jeunesse a été marquée, d'une certaine manière, par mon attraction pour les animaux. C'est surtout pendant mes vacances en Charente-Maritime que je fus amené à les côtoyer.

Mon grand-père maternel<sup>6</sup> était médecin de campagne dans un petit village situé au sud de la Charente Maritime, à deux pas du Bordelais, et qui porte le nom de La Clotte. Médecin de campagne à cette époque, cela voulait dire assurer un sacerdoce, être dérangé, de jour comme de nuit, tous les jours de l'année, s'occuper aussi des urgences dentaires, des soins vétérinaires ou des accouchements à domicile. C'est ainsi que mon grand-père permit l'accouchement de la moitié des enfants du canton. Nullement surprenant dès lors qu'il ait été, pendant de nombreuses années, le maire de son village. Ma grand-mère et lui s'occupait aussi d'une ferme où ils habitaient et où l'on

---

<sup>5</sup> Cet esprit caustique devait me suivre toute ma vie, puisque, bien plus tard, je fis un bilan humoristique de mon activité de chercheur scientifique : G. Chapouthier, *Une belle cerise sur le gâteau ! – La vie d'un chercheur scientifique sous l'angle humoristique*, Editions Unicité, France, 2019

<sup>6</sup> G. Friedenkräft, Les aventures d'Emmanuel Mazaubert – Souvenirs de mon grand-père, *L'écho de l'étroit chemin* (en ligne), 2021, 36, pp 23-25

rencontrait des chats, des chiens<sup>7</sup>, des vaches, des lapins, des poules ou des dindons. C'est là que je me familiarisai avec les animaux domestiques, particulièrement avec les chats avec lesquels j'ai acquis une connivence inégalée. Au-delà du règne animal, l'endroit était aussi propice à la découverte du charme de la nature. Devant la ferme de mes grands-parents se situait en effet un grand jardin dominé par un tilleul séculaire et pourvu, au gré des saisons, d'une profusion de fleurs, de légumes et de fruits. Y éclataient les tulipes, le lilas ou les glycines au parfum envoûtant, les dahlias ou les chardons. On pouvait y piocher à volonté dans les parterres de fraises, dans les arbustes de groseilles, blanches ou rouges ou groseilles à maquereau, et dans les lourdes branches de pruniers. On y voyait grandir les tomates, les haricots, les melons ou l'oseille. Une splendeur végétale qui ne pouvait laisser personne indifférent.

Ma mère s'était installée, comme le l'ai dit plus haut, dans une petite maison située à quelques kilomètres de là, au milieu des bois et où je pus me familiariser avec des animaux plus sauvages : limaces, papillons (que collectionnait aussi mon grand-père), fascinantes chenilles processionnaires, cerfs-volants, hérissons, crapauds, lézards ou fourmis. Certaines de ces dernières formaient de longs régiments, aux soldats serrés, qui parcouraient les allées de sable autour de la maison. Le paysage sonore, le bruit de fond des grillons et les cris de oiseaux, geais ou corbeaux le jour, chouettes ou hiboux la nuit, ne manquaient pas d'intriguer aussi le bambin que j'étais.

Mes contacts avec le monde paysan, que j'adore, n'ont pas toujours été harmonieux dans ce domaine. Je n'appréciais guère la passion pour la chasse de nombre de mes voisins. Le coiffeur du village, lui aussi chasseur, aimait raconter à ses clients comment, pour s'amuser, il tirait sur les écureuils. Tout le monde riait à ses histoires, sauf moi, et je ne comprenais pas pourquoi les autres d les trouvaient drôles.

Une autre anecdote, particulièrement significative, témoigne de cette gêne que j'éprouvais dans ce domaine.

## Histoires de reptiles et d'oiseaux

Il régnait au village une haine pour les serpents. Non seulement pour les vipères, qui peuvent effectivement vous mordre si vous avez le malheur de leur marcher dessus et mettre, par leur venin, votre vie en danger, mais aussi pour les inoffensives couleuvres, pourtant bien utiles aux agriculteurs. La scène que je voudrais vous conter se passe dans une ferme locale où se présente une belle couleuvre. Le paysan saisit immédiatement son bâton et s'apprête à massacrer l'intruse. Intervient alors l'instituteur qui est présent et qui lui dit : « Cher ami, ne tuez pas ce serpent ! C'est votre allié. Il détruit les souris qui menacent vos récoltes de céréales et est donc d'une grande utilité pour vous ! » A ces mots, le paysan arrête son geste, range son bâton et s'abstient de frapper la couleuvre, mais il devait ajouter plus tard : « Et quand l'instituteur est parti, je lui ai fait sa fête à ce sale serpent ; je lui ai écrasé la tête ! » Le bon sens écologique ne touche donc pas nécessairement les mieux agricoles. Pour ma part, j'ai beaucoup regretté cette peur du serpent, qu'on m'a inculqué toute mon enfance.

A une autre occasion, un vieille paysanne, qui travaillait pour mes grands-parents, crut me faire plaisir en m'offrant une tortue : « Venez, me dit-elle à mon arrivée en vacances, on a gardé pour vous une petite tortue ». Dans un seau, je découvris effectivement une malheureuse tortue aquatique, « oubliée » dans l'obscurité depuis plusieurs jours sans alimentation. A la grande surprise de la paysanne qui avait cru me faire plaisir, il fut décidé, par ma sœur et moi, de libérer immédiatement la captive. Je pris l'infortunée dans mes mains et l'emmenai, accompagné de ma soeur, vers la

---

<sup>7</sup> Notamment mon premier ami canin, le chien de mon grand-père médecin, qui s'appelait « Bistouri »



rivière toute proche, un affluent de la Dordogne. Une fois déposée sur la berge, la tortue ne demanda pas son reste : elle se précipita dans l'eau et s'éloigna à toute vitesse vers la liberté.

Une dernière aventure que je voudrais conter est une de mes fiertés<sup>8</sup>. Nous étions en vacances chez des amis au Cap Ferret, sur le bassin d'Arcachon. Le mari du couple qui nous recevait était un chasseur passionné, notamment de tourterelles. Un jour que je me promenais avec lui sur la plage, il me proposa d'essayer son fusil sur un groupe d'oiseaux de mer qui se trouvait à quelques mètres de nous. Il me suffisait d'appuyer sur la gâchette qu'on me tendait pour tuer l'un d'entre eux et entrer, du même coup, dans le monde des adultes. Malgré l'insistance de mon ami, j'eus le courage de refuser et de laisser l'oiseau vivre sa vie. Un souvenir de jeunesse dont je suis particulièrement fier.

Ma passion de toujours pour les animaux m'amena naturellement à m'intéresser aux sciences naturelles. Déjà, en classe de sixième, je dévorais les manuels de terminale de cette discipline. Cette passion me conduisit spontanément, après le baccalauréat, à des études de sciences naturelles et, finalement, à une carrière de chercheur en biologie au CNRS. Bien sûr, ici encore, des influences familiales discrètes ont pu aussi intervenir pour orienter mon choix : celle de mon grand-père médecin et collectionneur de papillons, celle de ma tante et de mon oncle, pharmaciens à Bordeaux, qui m'avaient accueilli, durant une année, lors de la mort de mon père, dans leur pharmacie, où se prélassaient, dans un grand bocal, d'élégantes sangsues officinales ...

Mon choix pour la recherche scientifique en biologie conduisait toutefois inéluctablement à un paradoxe, puisque, issue de ma sympathie pour les animaux, ma profession allait m'amener à bien les connaître, certes, mais aussi, pour ce faire, à les maltraiter par des piqûres occasionnelles et, ensuite à les tuer, car on ne peut conserver, dans les laboratoires, des milliers d'animaux vivants. Les nécessités de la recherche biomédicale allaient m'imposer l'utilisation d'animaux d'expériences, principalement des souris. Certes, comme l'avaient dit Descartes et Malebranche., comme on me l'avait répété toute mon enfance, aussi bien à l'école laïque qu'au catéchisme : l'homme avait, sur la bête, tous les droits. Tous les droits. Y compris celui d'abattre les animaux pour les manger, comme cette jeune vache aperçue là où, gamin, je n'aurais jamais dû être, dans un abattoir artisanal des Pyrénées. Cette jeune vache qui, traînée dans les flots de sang de la précédente victime, me regardait fixement, moi, enfant comme elle. Y compris celui d'asphyxier les papillons à la benzine, pour les épingler dans des cadres où ils pourriront quelques années plus tard. De la superbe collection de mon grand-père, tout est finalement tombé en poussière...

J'ai été particulièrement frappé par ce paradoxe qui fait que l'on maltraite ou que l'on détruit des animaux que, d'autre part, on peut aimer d'affection. J'en ai, par la suite, analysé les raisons sociales et philosophiques. J'ai abondamment discuté, dans mes livres, comment protéger les animaux d'expérience et améliorer la qualité de leur vie, sans pour autant prendre le risque de diminuer l'accès des hommes aux progrès de la médecine et aux médicaments<sup>9</sup>. Mon métier de biologiste m'a spontanément mené à une réflexion philosophique et morale.

## Une fibre littéraire en filigrane

Est-ce à dire que cette passion pour les animaux avait définitivement effacé, sauf sur ce volant moral très particulier, les traces purement littéraires de mon cocon familial ? Pas du tout. Celles-ci se sont manifestées dès l'enfance et l'adolescence par un goût prononcé pour l'expression orale et

---

<sup>8</sup> Je l'ai déjà rapportée dans le livre G. Chapouthier et F. Tristani-Potteaux, *Le chercheur et la souris*, CNRS Editions, Paris, 2013, p 20

<sup>9</sup> Voir G. Chapouthier et F. Tristani-Potteaux, *Le chercheur et la souris*, op. cit., mais aussi G. Chapouthier, Les désarrois du chercheur face à l'expérimentation animale, dans : Vinciane Despret et Raphaël Larrère (dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Hermann, Paris, 2014, pp 209-223

l'écriture. Quand mes parents partaient pour un voyage à l'étranger, je me précipitai pour écrire, à leur intention un « rapport » des évènements qui se passaient durant leur absence. Et plusieurs fois durant mon enfance, j'entrepris l'écriture d'un roman ou d'une pièce de théâtre, comparable à ce que j'étudiais en classe, des tentatives très vite interrompues par les occupations quotidiennes et/ou mon inaptitude juvénile à poursuivre un travail prolongé.

A partir de la classe de sixième, mon grand copain fut le futur metteur en scène Patrice Chéreau<sup>10</sup>. Comme nous étions tous les deux demi-pensionnaires, nous nous donnions la réplique, durant les longues récréations de la mi-journée, sur les pièces du *Cid* de Corneille ou de l'*Avare* de Molière, dont nous finissions par connaître presque intégralement des scènes entières par cœur. Quelques années plus tard, nous fréquentions assidument ensemble les cinémas d'art et d'essai du Quartier Latin ou les représentations théâtrales effectuées par des étudiants à la Sorbonne ou ailleurs.

Feu mon père archéologue avait un grand ami, lui-aussi archéologue, Henri Seyrig<sup>11</sup>, le père de l'actrice célèbre Delphine Seyrig. Quand j'étais adolescent, en classe de quatrième, Henri Seyrig proposa à ma mère, pour combler les manques d'une absence paternelle, de m'accueillir à Institut d'Archéologie de Beyrouth, au Liban, qu'il dirigeait, pour passer une année auprès lui et de sa femme, tout en continuant mes études au Lycée Français de Beyrouth. Au contact de Seyrig et de sa femme, je découvris le jeu d'échecs, le multiculturalisme de ce pays mosaïque qu'était le Liban, l'odeur enivrante des citronniers en fleurs, la peinture abstraite dont Seyrig était passionné, enfin la poésie de son ami libanais Georges Schéhadé et une manière non rationnelle d'utiliser les mots. Derrière la fleur, me disait Schéhadé, il n'y a pas un singe, mais un enfant, le visage en pleurs. A l'époque, jeune garçon excessivement rationnel, j'eus beaucoup de mal à comprendre et à assimiler l'esprit de ce message, qui me paraissait tout à fait illogique. Mais, amplifié par les découvertes ultérieures des Symbolistes et des Surréalistes, il devait en fait me suivre toute ma vie et contribuer à mon orientation poétique.

De retour à Paris et au lycée Montaigne, quand, à la fin des études de soir, j'avais terminé mes devoirs, je me plongeais, avec délice, dans la lecture de manuels de Lagarde et Michard, qui présentaient, par des résumés complétés de quelques extraits, les grands écrivains français et leurs œuvres. J'avais une prédilection particulière pour les poèmes rimés de Musset, Hugo, Lamartine ou Mallarmé.

C'est vers l'âge d'une quinzaine d'années que je commençais à écrire mes premiers poèmes, bien modestes certes, et que je ne présenterai pas ici. Mais ce fut un début. Comme on dit souvent : « écrire des poèmes à l'adolescence, c'est être adolescent ; écrire des poèmes à l'âge adulte, c'est être poète ».

Les instances d'évaluation scientifiques que je devais fréquenter toute ma vie, comme celles de l'université ou du CNRS, sont souvent très réticentes à la pratique d'activités littéraires. Pour elles, un bon chercheur se consacre exclusivement à sa recherche. Bref, il aurait été mal vu, à beaucoup d'occasions, dans ma carrière universitaire, d'être aussi connu comme poète. Par la suite, notamment après mon entrée au CNRS, pour qu'on ne me reproche pas de « perdre mon temps » à écrire de la poésie, je décidai d'utiliser un pseudonyme. Comme j'effectuais alors à Strasbourg, en Alsace, mes premières années de recherche, je choisis un pseudonyme alsacien, « Friedenkraft » qui, en dialecte alsacien, signifie « la force de la paix ». Ce pseudo m'est resté. Il est un peu étrange pour les milieux francophones, mais s'est avéré très utile pour masquer mes activités littéraires : personne n'aurait l'idée de chercher Chapouthier sur le nom de Friedenkraft !

---

<sup>10</sup> G. Friedenkraft, Patrice avant Chéreau, *Nouvelles Rive Gauche*, 1990, 154, 16-17

<sup>11</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri\\_Seyrig](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Seyrig)

Ce pseudonyme m'a valu quelques surprises et une aventure plutôt comique. Une amie vietnamienne avait ouvert une galerie de peinture près de chez moi et j'en avais fait la présentation dans une petite revue du Quartier Latin aujourd'hui disparue, *Nouvelles Rive Gauche*. Lors d'un vernissage, la responsable de la galerie avait pris quelques photos, qu'elle montra à des habitants de mon immeuble : « Voici, leur dit-elle, Monsieur Friedenkraft, qui a fait ce gentil article sur ma galerie. » « Mais non, répondirent mes voisins outragés : il s'agit de Monsieur Chapouthier ! » Le ton monta et ils en vinrent presque aux mains. Tous étaient persuadées, et pour cause, d'avoir raison !